

## Visite du Musée Archéologique de Nîmes en 1950, commentée par Henry Bauquier, conservateur du Musée.

*Document collection Gérard Taillefer.*



### **Le Musée Lapidaire de Nîmes**

#### **AVERTISSEMENT**

Notre intention n'est pas, dans la rédaction des pages qui vont suivre, de faire œuvre d'érudition. Elle existe déjà, c'est l'ouvrage de Germer-Durand et d'Allmer, ayant pour titre « *Inscriptions Antiques de Nîmes* ». Nul ne fera jamais mieux. « *Mais cet ouvrage est bien vieux* » dira-t-on. Il contient malgré cela l'essentiel de notre Musée et de la science épigraphique. L'enrichissement apporté par le demi-siècle ayant suivi la publication de ce volume est, certes, fort intéressant, mais ce n'est qu'un complément, dont l'absence n'amointrit pas la valeur du répertoire fondamental. On peut, on doit souhaiter la rédaction de ce complément ; nous y avons songé bien des fois, sans trouver le loisir nécessaire et sans nous sentir, pour parler franc, l'autorité réclamée par une tâche si délicate. Dans quelques numéros du Bulletin du Vieux-Nîmes, nous avons pu présenter certains commentaires personnels sur telle ou telle inscription, mais il s'agissait alors d'une simple opinion indépendante, ne visant pas au caractère officiel que doit posséder la suite du travail d'Allmer et de Germer-Durand.

Ce que nous allons écrire en ce moment n'est qu'un simple guide familial au travers des richesses de notre Musée Lapidaire, pour attirer l'attention du touriste ou du promeneur local sur les documents les plus représentatifs, afin qu'il emporte de sa visite, après l'avoir faite de façon suffisamment méthodique, un souvenir clair, pouvant être durable.

Nous allons faire avec lui, par l'intermédiaire de ce texte rudimentaire, ce que nous faisons chaque année de façon orale, en parcourant nos galeries épigraphiques avec les jeunes auditeurs de l'École Antique.

Ceux qu'animerait le désir d'en savoir davantage n'auront qu'à se procurer, lire et relire le volume précité - on en trouve encore chez les Libraires. Nulle lecture, en matière historique aussi bien qu'épigraphique, n'est plus attachante, plus instructive. Elle fait plus que vulgariser les connaissances épigraphiques, elle les rend vivantes ; c'est par elles que l'on peut vraiment, d'un des Musées où dort le passé, entendre le langage des pierres.

Pour en revenir à ce modeste guide, bien souvent destiné à n'être qu'un compagnon de quelques minutes, s'il a des lacunes - parfois volontaires - c'est pour ne pas risquer d'être accusé de monotonie et, par suite, de donner à quelques documents l'apparence de double emploi, de répétition fastidieuse. En matière épigraphique, il n'y a pas de doubles sans intérêt ; la similitude des documents est aussi instructive que leur diversité. Mais, ceci, seuls les spécialistes le savent ; le passant, qui l'ignore, ne doit pas pouvoir dire, sur une apparence, « *c'est encore la même chose* » et passer vite. Il faut, au contraire, qu'il sorte d'un Musée avec l'impression de n'avoir pas tout vu, ce qui peut lui donner l'envie d'y revenir.

Dans ce guide élémentaire, nous consacrerons d'autre part quelques lignes de début à rappeler l'existence et les lieux de séjour des collections antérieures dont le Musée Lapidaire de l'ancien Collège des Jésuites est le successeur actuel. Cela peut ne pas intéresser le visiteur étranger, mais nos concitoyens venant au Musée doivent aussi bien connaître les vicissitudes éprouvées par nos richesses archéologiques que leurs sources et leurs étapes d'épanouissement, grâce au concours de tous les bons nîmois dont l'aide a toujours apporté, continue d'apporter, compensation à l'indifférence de trop d'ignorants.

Les amis de nos Musées ne sont pas le plus grand nombre dans notre ville - comme dans bien d'autres, certainement - mais leur dévouement a toujours été si actif, si efficace, que leur minorité a souvent donné l'illusion d'une majorité et accompli une œuvre correspondante.

**-oOo-**

## LE MUSÉE LAPIDAIRE DE NIMES

Le Musée Lapidaire de la Ville de Nîmes est non seulement un des plus importants de France, au point de vue épigraphique, mais il compte aussi parmi les plus anciens. Sa formation initiale remonte à la première partie du XVI<sup>ème</sup> siècle.

C'est le Roi François Ier, lors de son passage et séjour à Nîmes, en 1533, qui montra par son exemple l'intérêt pouvant être pris à la lecture des inscriptions antiques. Ménard, dans le IV<sup>ème</sup> volume de l'Histoire de Nîmes, relate, d'après le manuscrit d'Anne Rulman l'anecdote suivante :

*« Le Roi demeura quelques jours à Nîmes. Il y donna, pendant son séjour, des preuves si particulières et si glorieuses de son goût pour l'antiquité que ce serait ravir à sa mémoire un des traits les plus honorables dont l'histoire de sa vie puisse être ornée que de n'en pas fixer ici le souvenir... On le vit, un genou à terre, nettoyer lui-même, avec son mouchoir, la poussière qui couvrait les lettres des inscriptions romaines, afin de les déchiffrer et de les lire avec plus de facilité. Plein d'admiration pour toutes ces grandes et anciennes merveilles de l'Art, parut comme indigné du peu de soin qu'on apportait à les conserver et il témoigna publiquement du déplaisir qu'il ressentait de cette négligence... ».*



Voici quelques cent ans la Ville a commandé au peintre Colin, Directeur de son École des Beaux-Arts, un tableau représentant le Roi de France agenouillé devant une de nos inscriptions. L'artiste a figuré la scène sur le péristyle de la Maison Carrée. Ce tableau a été placé dans la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville, faisant face à une halte de bohémiens au Pont du Gard, du même peintre.

Pour gagner les bonnes grâces du souverain et couper court à ses reproches concernant l'indifférence dans laquelle avait été tenus jusqu'alors nos documents épigraphiques, les Consuls en firent transporter plusieurs dans l'avant-corps semi-circulaire précédant la

porte dite de la Couronne. Ce fut là notre premier Musée Lapidaire municipal, vieux, on le voit, de plus de quatre siècles.

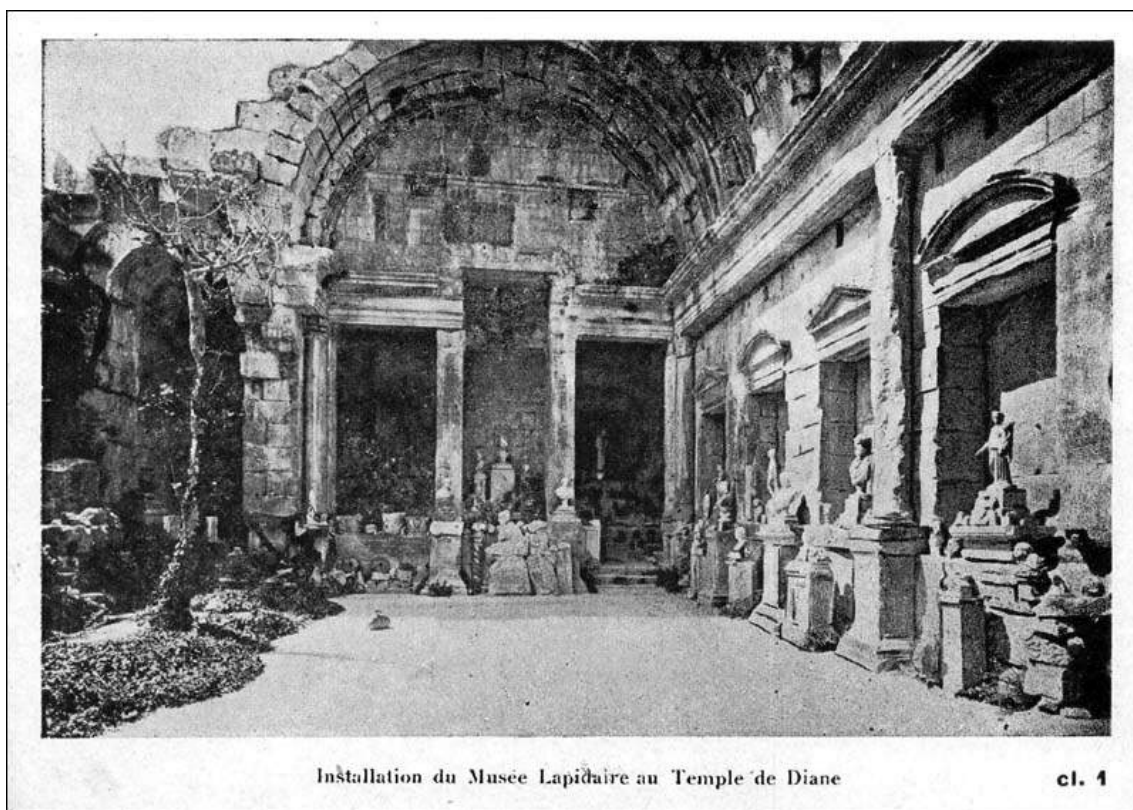
Mais, concurremment à ce Musée public, plusieurs Musées privés furent constitués dans divers logis particuliers de la ville au cours du même XVIème siècle, par quelques érudits nîmois, entre autres Tanneguy de Bressarie, Guiran, à qui l'on doit le premier relevé, de nos inscriptions, et Poldo d'Albenas, l'auteur du « *Discours historial* » sur la ville de Nîmes, aïeul de tous les ouvrages - celui d'Anne Rulman n'ayant pas été imprimé - dont nos monuments ont été l'objet, du XVIème au XXème siècle en cours.

D'autres collections naquirent encore, aux XVIIème et XVIIIème siècles, prenant la suite des précédentes, comme la collection Lombard de Latour s'ajoutant à celle de Guiran, dans le même local de la rue Dorée, ou se créant en d'autres logis comme la collection de M. Massip, avocat du Roi, Galoffre, Deyron et enfin, celle de Jean-François Séguier, dont il reste encore quelques vestiges dans le vestibule de son petit hôtel, au N° 7, de la rue à laquelle son nom fut très justement donné.

Ces collections particulières, qui se sont en très grande partie fondues dans notre Musée, au XIXème siècle, ainsi que quelques pièces conservées à l'Hôtel-de-Ville et au Présidial, ont sauvé une grande partie de nos richesses documentaires. Ce qui nous fait aujourd'hui défaut, ce sont les pièces demeurées à l'abandon, ou plus ou moins isolées chez des propriétaires qui les ont cédées par la suite à des amateurs de passage ou aux représentants de Musées étrangers.

Au moment où furent entrepris les travaux destinés à la création de bassins et de jardins aux abords de notre source, en 1742, un second Musée Lapidaire fut improvisé dans la cella du monument qui venait d'être dénommé Temple de Diane, du fait d'une inscription au nom de cette déesse, trouvée près de l'entrée.

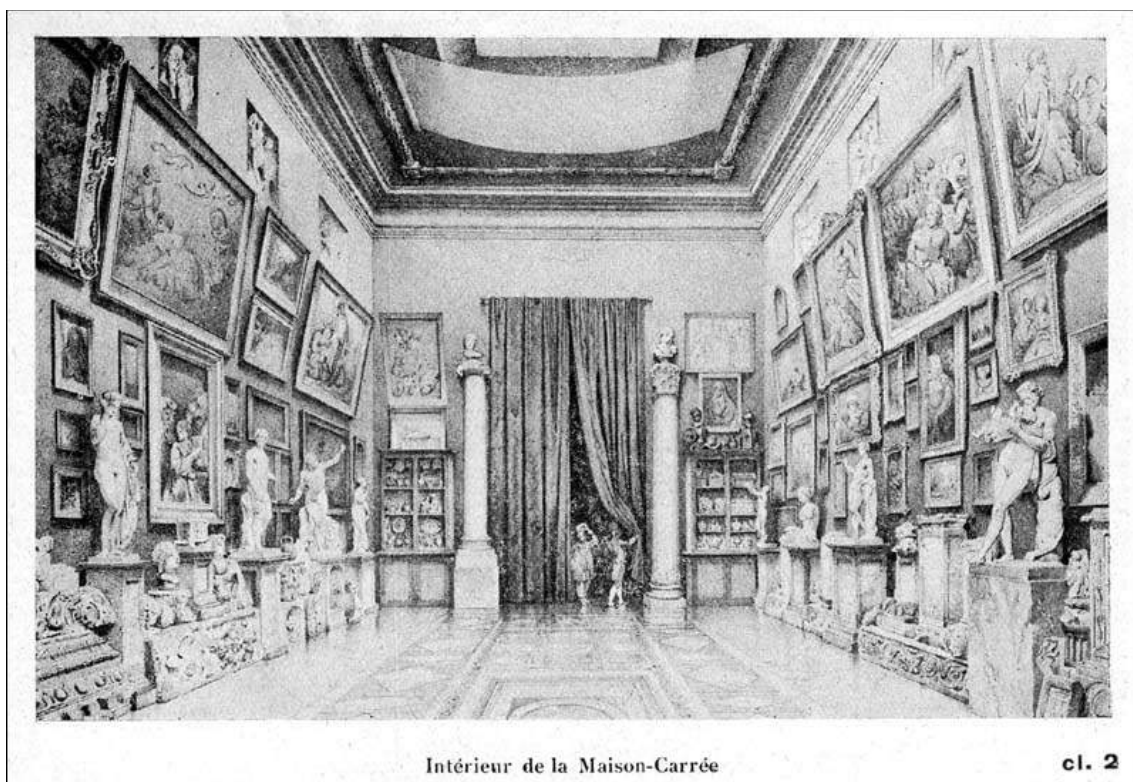
Dans ce nouveau Musée furent d'abord abrités les documents recueillis au cours des travaux exécutés sur ce point particulièrement riche de l'ancienne cité gallo-romaine, puis les rejoignirent ceux provenant de quelques découvertes contemporaines faites en d'autres lieux (fig. 1).



Ce Musée fut très sommairement aménagé, si l'on en juge par les gravures du temps, qui nous montrent nos plus précieux documents disposés sans aucun classement contre les parois de l'édifice, et, parfois, laissés à même le sol, sans aucune protection contre l'humidité.

A la fin du XVIIIème siècle, ce rassemblement improvisé au Temple de Diane devint la seule réunion officielle de nos antiquités, celle qui avait tenu place à la Porte de la Couronne ayant été brusquement dispersée lors de la démolition des remparts. Il eut ensuite une succursale sur l'arrière de la Porte d'Auguste, dès que cet important souvenir de notre enceinte latine eut été dégagé des bâtisses l'enserrant et le masquant depuis plusieurs siècles. Pendant bien des années, il fut alors habituel, à la suite des trouvailles ou des dons, de transporter à la Place des Carmes les documents les plus lourds, ou les moins spectaculaires et de réserver pour le Musée de la Fontaine les pièces présentant le plus de finesse.

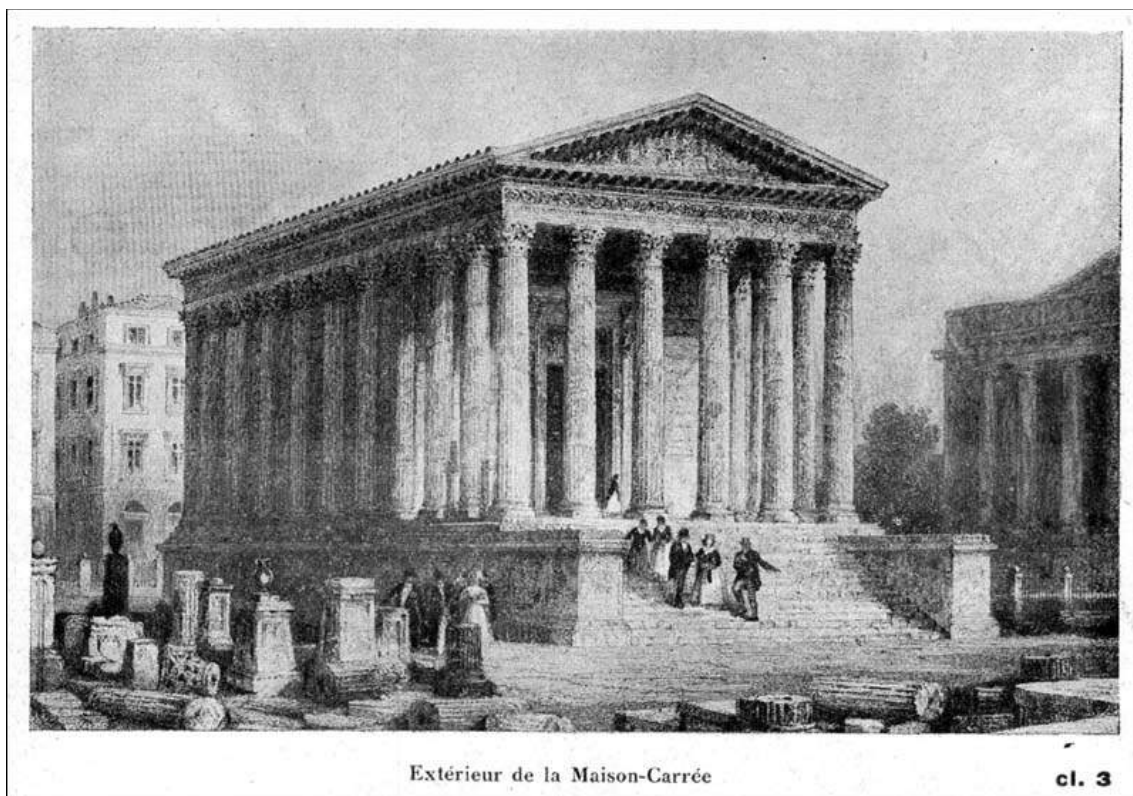
En 1823, nos collections lapidaires prirent partiellement possession de la Maison Carrée où venait d'être créé un Musée d'ensemble, Beaux-Arts et Antiquités. L'inauguration de ce Musée ayant été faite par la Dauphine au cours d'un séjour à Nîmes, il prit le nom de cette princesse et jusqu'en 1830, fut le « *Musée Marie-Thérèse* ». Une belle lithographie de l'époque nous en a laissé un intéressant souvenir (fig. 2).



Mais le Musée Lapidaire du Temple de Diane et son annexe de la Porte d'Auguste continuèrent à exister bien des années encore, la Maison Carrée n'offrant pas assez de place pour tout rassembler. Elle ne pouvait abriter qu'une sélection. Pendant une bonne partie du XIXème siècle, notre Ville eut, en réalité, trois Musées Lapidaires, chacun dans un cadre antique : Maison Carrée, Temple de Diane, Porte d'Auguste. Grâce à Auguste Pelet nous avons de précieux catalogues des divers documents répartis en ces trois stationnements. Nous savons également, par un travail d'Aures, que des séries de petits documents - marques de potiers notamment - ont été abrités à la Bibliothèque de la Ville jusqu'à l'installation du Musée actuel.

A cette dispersion succéda, en 1879, une centralisation totale à l'ancien Hôpital du boulevard St-Antoine, transformé en Palais des Lettres et des Arts. Ce Palais renfermait à la fois, dans de beaux locaux bien aménagés, la Bibliothèque de la Ville, toutes les collections antiques et toute la partie, en ce temps possédée par notre Cité, des peintures et sculptures que l'on peut voir maintenant rue Cité Foulc. Nîmes possédait alors, par cet heureux rassemblement, un presque-équivalent du Musée St-Pierre de Lyon.

Ce beau Musée, paraissant présenter toutes les garanties désirables de durée et donnant à nos richesses artistiques et archéologiques un cadre digne d'elles, admirablement placé sur le chemin du touriste et du citadin, n'eut qu'une existence très éphémère. Après deux années de parfait rayonnement, il fut impitoyablement délogé pour faire place à un Lycée qu'il aurait été bien plus rationnel de construire de toutes pièces sur un autre point de la Ville. Plus de cinquante ans après cette fatale désorganisation, nos établissements littéraires, artistiques et archéologiques en souffrent encore ; aucun d'eux n'ayant trouvé dans le local isolé qui lui fut affecté l'aisance que lui offrait le Palais des Lettres et des Arts, si criminellement aboli. Au moment où se produisit le fait, ce fut un désastre véritable pour nos Collections. Plusieurs d'entr'elles, destinées à prendre place dans des locaux non encore libérés de l'ancien Lycée ou dans des édifices en simple projet de construction, durent occuper des logements provisoires ; en cours de séjour ou de transports successifs, elles souffrirent pertes et dégâts. De ce nombre furent les pièces épigraphiques, redirigées sur la Maison Carrée, où la Cella ne put en abriter qu'une faible partie, laissant les autres aux quatre vents. (fig. 3).



Enfin, en 1894, l'ancien Lycée se trouvant alors complètement libéré, le Musée Lapidaire y fut installé de façon méthodique, tel qu'il peut être vu de nos jours, sauf les pièces sculptées anépigraphes transportées en 1939-1940 dans l'ancienne Chapelle des Jésuites, annexée au Musée par bienveillante décision Municipale.

L'aménagement dura environ 18 mois. Le conservateur de l'époque, M. Estève, fut aidé dans sa tâche par deux notables érudits de la Ville, disciples de Germer-Durand : Gaston Maruejol et Georges Maurin, dont on peut aujourd'hui voir les bustes dressés après leur

décès par des amis fervents, au centre des vieilles pierres que leur sagacité avait concouru à déchiffrer.

En même temps que les noms de ces archéologues, il convient de rappeler aussi celui d'un officier alors en garnison à Nîmes, le colonel Pothier, lui-même très passionné d'antiquités, dont le concours, surtout matériel, se manifesta par la mise à la disposition du Conservateur, durant toute la durée de l'aménagement, d'un peloton d'artilleurs, collaborateurs infiniment précieux pour le maniement délicat des blocs antiques. Cette coopération militaire à l'organisation du Musée Lapidaire n'a jamais été soulignée, n'ayant peut-être pas été très régulière, mais aujourd'hui, à cinquante et quelques années de distance, il nous paraît juste de le faire, en donnant à son souvenir une expression de gratitude rétrospective méritée.

Le Musée Lapidaire, une fois bien installé, chaque document occupant sa place logique, ainsi que nous le préciserons tout à l'heure, fut officiellement inauguré par notre concitoyen Gaston Boissier, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, le 14 Février 1896, M. Emile Reynaud étant Maire de Nîmes.

Avant d'aborder le détail des installations et présentations de documents, peut-être serait-il bon de donner quelques indications sur l'édifice abritant depuis plus de cinquante ans nos plus anciennes collections de vestiges antiques.

L'ensemble des locaux où ont été logés, outre le Musée Lapidaire, celui des moulages Pocheville des lièges Pelet, des céramiques Emilien Dumas, le Musée d'Histoire Naturelle et la Bibliothèque de la Ville, correspond au Collège que les Jésuites avaient fait construire sur cet emplacement, faisant suite à un établissement plus ancien, le fameux Collège des Arts, Université créée par François Ier en 1539.

Ayant eu des maîtres trop favorables à la propagation du protestantisme, cette Université, aux débuts particulièrement brillants, avait malheureusement perdu les faveurs gouvernementales. Un simple établissement secondaire l'avait remplacé à la fin du XVIème siècle. En 1634, les Jésuites en reçurent la direction. Pour le développer, ils décidèrent d'édifier un bel immeuble, en harmonie avec les besoins du travail et du séjour. Commencé en 1673, il ne fut terminé que 'peu après 1750, plusieurs conflits étant nés entre les constructeurs et la Ville dont le budget devait supporter partie de la dépense. Les Jésuites, avec raison, préconisaient le plus possible l'emploi de la belle pierre appareillée alors que la Ville, par économie, voulait lui substituer les moellons vulgaires liés au mortier.

La partie la plus importante de la construction était la Chapelle, comportant une très élégante toiture sur laquelle on peut agréablement circuler. Le plan prévoyait deux tours jumelles encadrant la façade comme celle de l'Église St-Sulpice à Paris, mais cette partie supérieure n'a pas été achevée. Esthétiquement, ces tours n'étaient pas indispensables. Le recul manquait pour les bien voir, la seule présence d'un fronton suffit pour terminer normalement une façade en bonne correspondance de lignes avec le reste de l'édifice.

Dans le dernier tiers du XIXème siècle, lorsque la cathédrale dut fermer ses portes pour l'importante réparation intérieure que dirigea Henri Revoil, la chapelle qui nous occupe reçut ses fidèles. Elle paya cher cet honneur passager ; désaffectée lorsque le Lycée changea de résidence, elle devint et resta, pendant plus de quarante années, une salle de réunions publiques fort mal entretenue, défigurée et assombrie par l'occlusion de ses lanternes d'éclairage, constituant sa partie la plus gracieuse.

Pour en terminer avec l'historique du Collège, ajoutons que l'immeuble fut enlevé aux Jésuites peu de temps après son achèvement, en 1762, lorsque leur ordre n'eut plus licence d'enseigner. Il passa alors aux mains des Pères de la Doctrine Chrétienne, puis fut fermé sous la Révolution jusqu'à l'an VI. A cette date, il ressuscita comme École Centrale,

devint, en 1808, Lycée Impérial et, successivement, suivant la direction du vent politique, lycée royal, national, re impérial et, enfin, re-national.

Le Musée Lapidaire, inauguré en 1896 par Gaston Boissier, ne comprenait que neuf salles du rez-de-chaussée, entourant en façon de cloître l'ancienne cour d'honneur du Lycée. La chapelle qui le complète si heureusement aujourd'hui ne lui fut adjointe - nous l'avons déjà indiqué - qu'en 1939. C'est nous qui avons eu la charge de l'aménager d'après le plan établi en liaison avec l'Autorité Municipale.

Ces neuf salles correspondent, comme dispositif de présentation, à l'ancienne entrée, par la Grand'Rue. Aujourd'hui, où l'entrée s'effectue par le Boulevard Amiral-Courbet, avec traversée du Square, il faut, après avoir franchi la grille lui donnant accès, se porter jusqu'à l'extrémité de la galerie longeant la partie Nord de l'ancienne Cour d'Honneur. En effectuant alors un demi-tour sur place, on a les galeries épigraphiques à sa droite et, à sa gauche, l'entrée latérale de la chapelle où se trouvent les sculptures qui seront présentées en dernier lieu. Par la suite, lorsque son aménagement sera terminé, la Chapelle pourra bénéficier d'une entrée directe et normale par la Grand'Rue. Ce temps venu, le visiteur pourra passer de la chapelle dans le Musée Épigraphique au lieu d'avoir d'abord à passer par lui.

Mentionnons, avant la visite des salles épigraphiques, que dans la galerie d'entrée que l'on vient de parcourir, a été récemment disposée la collection des documents antiques rassemblés par M. Charles de Surville au Domaine de la Coste. Ce fut la dernière collection particulière constituée à Nîmes. Elle a été donnée au Musée par le Général d'Alauzier, héritier de M. de Surville, en souvenir de son élection à l'Académie de Nîmes. Une étude des intéressantes pièces de cette collection a été publiée dans le Bulletin du Vieux-Nîmes d'Avril 1945.

Face à cette collection, sur la paroi murale de la galerie ont été placées quelques mosaïques ou parties de mosaïque. La plus complète, la plus artistique, vient de Saint-Côme.

Dans l'ancien vestibule du Lycée se dressent quelques fûts de colonnes monolithes. La trouvaille de l'un d'entre eux a, pendant quelques années, donné à une partie de l'actuelle rue de l'Horloge, le nom de la rue de la Colonne. On voit aussi, dans ce même vestibule, les inscriptions nouvellement entrées au Musée. Elles y attendent leur classement dans les salles correspondant à leur catégorie.

La première salle où pénètre le visiteur effectuant une entrée régulière est consacrée aux documents d'origine religieuse ou honorifique. Dans cette salle se trouvait précédemment le fameux buste pré-romain familièrement connu sous la dénomination de « *Guerrier de Grézan* » en souvenir du quartier nîmois où il fut mis à jour, en 1901. Ce buste est actuellement dans un bas-côté de la chapelle. Nous en reparlerons lorsque nous en serons à cette partie du Musée ; il s'agit là d'un des plus précieux de nos documents antiques. Quelques autels portant l'image du « *Dieu au maillet* » ou, simplement, celle du maillet symbolisant la divinité gauloise parfois rattachée au culte de Sylvain ont, à sa suite, émigré dans la chapelle pour prendre place dans la travée réservée aux documents pré-romains. Les beaux restes de frises antiques exposés jadis dans cette première salle l'ont également quitté, prenant aussi la direction de la chapelle où, présentés avec plus d'aisance, ils ont été mieux mis en valeur.

Malgré tout cet allègement, la première salle est demeurée très instructive par la présence de plusieurs cippes sur lesquels figure le nom de Nemausus, notre dieu local, tantôt seul, tantôt associé à celui de Jupiter, chef de file des dieux gréco-latins. Cette association est une intéressante indication de la parfaite fusion cultuelle s'étant opérée entre les Romains et les indigènes. D'autres habitants de l'Olympe : Mars, Mercure, Junon, Minerve, Vénus



ont laissé, par des bases à leur nom, souvenir de leurs statues mutilées et disparues. On trouve aussi des inscriptions en l'honneur de Vulcain et des Vents, de la Terre, de la Lune et d'Isis et une très précieuse série de dédicaces aux Proxumes, divinités familiales particulières à notre région, d'où proviennent la plupart de leurs autels. On peut remarquer aussi des ex-voto se rapportant à une divinité des bords du Gardon : Segommana dont l'existence n'a été révélée que par la rencontre assez récente de ces documents.

L'ex-voto d'un entrepreneur du nom de Flavius Hernies, ex-voto à l'adresse de Jupiter et de Nemausus, donne une formelle confirmation de l'existence dans notre Ville de la basilique élevée en l'honneur de l'Impératrice Plotine. La lecture de cette inscription mit autrefois en opposition de réputés épigraphistes de Paris et de Londres et nos archéologues locaux, Ménard et l'Abbé de Caveirac. Par la suite, Germer-Durand a pu établir que la lecture faite par les nimois était la plus rationnelle et la plus exacte.

Dans la salle suivante, salle II, se trouvent encore quelques socles de statues, mais se rapportant à de simples mortels, puis commence la série des nombreuses épitaphes constituant la documentation majeure de notre Musée épigraphique. Là ont été rassemblés celles se rapportant à des personnalités ayant tenu place notable dans l'antique administration nimoise : Sévirs, Quattorvirs, Ediles, Préfets, Questeurs, Décurions, Aruspices, etc. On y trouve aussi quelques gaines destinées à soutenir et présenter les bustes honorifiques érigés en l'honneur de leurs maîtres et anciens maîtres par des esclaves ou des affranchis. Les bustes font défaut, brisés où disparus au cours des siècles, mais plusieurs inscriptions restent très lisibles. Il est fréquent de voir l'œuvre modeste du lapicide avoir plus de durée que celle de l'architecte ou du sculpteur.

On voit de plus, dans cette deuxième salle, d'importants fragments d'une grande table verticale ornée de figures mutilées pouvant représenter des lecteurs.

Une mosaïque avec tête de méduse occupe le milieu de la salle. Découverte en 1921 au terrain Labaume, à l'ouest du boulevard Jaurès - ancien Cours Neuf - c'est la dernière entrée au Musée, grâce à la bonne volonté du propriétaire de son terrain d'origine, M. Accabat.

La salle suivante, Salle III, possède également une mosaïque, mais de découverte plus ancienne. Mise à jour en Décembre 1781, dans le jardin du Gouverneur, elle a eu, lors de l'événement, les honneurs de la plus grande publicité et a même servi de modèle pour des tapis de table. C'est la première qui ait été conservée et transportée au Musée. Quelques autres, plus anciennement connues et signalées par Graverol et Ménard n'existent plus.

Cette troisième salle, comme la précédente, contient également quelques bases de monuments honorifiques et les cippes funéraires de personnages importants.

On peut en remarquer un particulièrement orné, venant de Clarensac (fig. 4). Il fut dressé par sa mère à la mémoire d'un jeune chevalier, Marcus Atticus Paternus, mort à 25 ans, déjà chargé de dignités et en chemin de devenir un des grands personnages de l'Empire. La décoration de ce cippe, à la fois symbolique et artistique, lui donne une valeur toute particulière et l'on doit être grandement reconnaissant à la Municipalité de Clarensac qui, après en avoir assuré la protection, en fit don à la Ville de Nîmes. A sa droite se trouve un autre cippe également notable, présentant deux bustes très expressifs et d'une ressemblance certaine avec les personnages dont ils perpétuent le souvenir (fig. 5).

A l'encontre du précédent, ce cippe funéraire fut élevé en l'honneur de leurs parents par ces enfants, le frère et la soeur. Le père, Sextus Adgénus Macrinus, était tribun de la VIème Légion, quattuor-juge, pontife et préfet des ouvriers. La mère, Licinia Flavilla, était flaminique augustale. On peut voir ailleurs d'autres cippes avec portraits pareillement intéressants, mais aucun aussi, bien conservé que celui-ci qui fut, en 1823, recueilli dans un immeuble avoisinant les Arènes.



Stèle funéraire de Marcus Attius Paternus trouvée près de Clarensac  
« Cl. Passébois » Cl. 4



Stèle funéraire Flavilla et de Sextus Adgenius Maerinus  
« Cl. Passébois » Cl. 5

En passant de la troisième à la quatrième salle, la plus vaste, on laisse à sa droite un petit recoin où, dans des vitrines ont été rassemblées des estampilles de potier, sur anses et panses d'amphores. Ces estampilles ont fait l'objet d'études particulières par Aurès et Lombard-Dumas ; nous avons, à notre tour, signalé les plus récemment découvertes dans le fascicule de Mars 1942 du Bulletin du Vieux-Nîmes.

La Salle IV contient diverses inscriptions publiques ; certaines fortement restituées, non sans sagacité, par Gaston Maruéjol, ont fait l'objet de quelques réserves du Commandant Espérandieu. Nous nous contenterons d'émettre l'espoir que d'heureuses découvertes ultérieures fourniront les documents permettant de lire avec plus d'appui les textes antiques. Il faut noter parmi les inscriptions contenues dans cette salle, tracée sur la partie supérieure d'une portion de l'ancien podium de l'Amphithéâtre, celle se rapportant à des places réservées aux Nautes de l'Ardèche et de l'Ouvèze - XXXV - et à ceux du Rhône et de la Saône – XL - par décret des décurions de la Cité. Ces inscriptions ont leur importance ; c'est surtout sur elles que se basent les archéologues admettant l'existence de naumachies aux arènes, naumachies tout au moins partielles, dans les limites du bassin cruciforme existant au centre de la piste.

A l'heure actuelle se trouvent encore, au-dessous des vestiges du podium, des parties importantes de la frise primitive du stylobate quadrangulaire des bains de la Fontaine, mais elles sont, ainsi que le groupe très mutilé d'un Hercule luttant contre le lion de Nemée, que l'on peut voir vers l'entrée de la salle IV, en instance de transport dans la chapelle réservée aux sculptures où, déjà, ont été placées les splendides aigles de la Basilique de Plotine, précédemment le principal attrait de cette partie du Musée.

En plus des vestiges d'inscriptions d'intérêt général, cette quatrième salle renferme en ce moment, installés postérieurement à son aménagement primitif, quelques inscriptions funéraires, entre autres celles de plusieurs gladiateur, myrmillons ou rétiaires. Ces documents funéraires sont alignés à droite de la dalle en entrant.

Malgré leur extrême simplicité, ils ont un attrait documentaire particulier, indiquant d'indiscutable façon qu'il y eut dans nos Arènes des combats de gladiateurs analogues à ceux de Rome. Ce n'est pas le hasard qui a fait mourir des gladiateurs dans notre Ville. Ils sont tombés au cours de combat, leurs sépultures proviennent du même quartier, route de St-Gilles, c'est-à-dire dans la direction donnée par la porte de sortie de l'Arène réservée aux combattants tués en cours de rencontre. Sur les sept stèles de gladiateurs que possède le Musée épigraphique, quatre ont été dressés sur leur sépulture par les soins et aux frais de leur femme, ce qui donne à penser que, malgré leur profession farouche, ces chevaliers du glaive ou du trident devaient être d'excellents compagnons.

La même salle contient aussi des documents indiquant que Nîmes possédait des artistes scéniques appréciés. On peut y voir, de plus des mosaïques plaquées, faute de place, contre le haut des murs, au-dessus des inscriptions. Sur le mur de droite, la décoration, à figures symboliques, paraît indiquer un pavement des premiers temps du christianisme. Dans le fond, un sujet 'mythologique finement traité « *Le sommeil d'Endymion* », une figure de labyrinthe avec légende grecque, une scène de l'Illiade : Achille sur son char traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie et, sur le mur de gauche, un cygne chevauché par un amour. Cette dernière mosaïque fut apportée du Camp de César situé entre Laudun et Orsan ; la représentation du labyrinthe vient de St-Côme, les autres sont origine locale.

Avant de passer dans la Salle V, indiquons qu'au-devant de celles qui viennent d'être sommairement décrites, ont été placés d'imposants milliaires (*bornes indicatrices des distances placées de mille en mille pas au long des routes, comme nos plus modestes bornes kilométriques*) provenant de la Voie Domitienne. Les noms des Empereurs Auguste, Tibère, Claude, Antonin, figurent sur ces milliaires, en souvenir des soins qui,

sous leur règne, furent apportés à l'établissement ou à la réfection de la route. Des fragments de milliaires analogues se trouvent entre les VI et VII travées.

La Salle V, indépendamment d'un ensemble important de monuments funéraires à portraits, renferme diverses stèles indiquant par des images la profession du défunt : jardinier, laboureur, tondeur, corroyeur. D'autres professions : médecin, marchand de vin, marchand d'esclaves, chaisier, bronzier, serrurier, aubergiste, utriculaire, sont simplement indiquées dans la rédaction des textes.

On voit aussi, sur un cippe arrondi, les instruments d'un tailleur de pierre du nom de Lucius Spiritus Inus : équerre, marteau et ciseau, mais il s'agit ici d'une indication commerciale et non d'une épitaphe.

A signaler une autre enseigne, aussi gracieuse que curieuse, malheureusement très abîmée, d'une marchande de couronnes, qui ne les vendait « *qu'aux amoureux* ».

On voit aussi, dans cette salle, le texte d'un testament par lequel le défunt fonde un banquet annuel de trente convives qui, au fur et à mesure des décès, désigneront des bénéficiaires de remplacement. Ceux des convives ne pouvant assister au banquet peuvent envoyer des amis prendre leur place. Une autre inscription fait connaître qu'il y avait déjà, à l'époque romaine, des « *mutuelles* » pour assurer le règlement des funérailles.

Les VIème, VIIème et VIIIème salles réunissent de nombreuses inscriptions funéraires, donnant connaissance de noms nouveaux mais n'apportent pas d'indications particulières sur la vie gallo-romaine, sauf celle - provisoirement placée à l'extérieur, près du buste de Georges Maurin - dans laquelle intervient la qualité professionnelle de « *numularius* ». Faut-il entendre que ce numularius était un vulgaire banquier, ou un « *contrôleur de la frappe des monnaies* ». La traduction a été l'objet de controverses. Faisant état de l'importance du monnayage nimois, nous penchons pour l'hypothèse du contrôleur de la frappe des monnaies. Ainsi notre Ville aurait été dotée d'un fonctionnaire correspondant au délégué du Sénat chargé de contrôler les émissions effectuées dans la capitale de l'Empire.

Dans la VIIIème salle, on peut remarquer le laconisme de plus en plus accentué des épitaphes. On a l'impression d'aborder la simplicité des premiers sikics chrétiens. Sur plusieurs stèles; l'invocation « *Diis Mani-bus* » a fait place au seul mot « *Manibus* » qui ne contrecarre plus la conception de l'unité divine.

La IXème salle, en plus d'un complément de textes funéraires, contient les moulages de bas-reliefs des Arènes, ainsi que ceux de diverses marques ouvrières relevées dans l'intérieur de la construction. On y voit aussi celui du légendaire « *lièvre* » du Pont du Gard et d'autres figures sexuelles symbolisant les âges de l'existence. Une stèle honorifique, semblable de forme à celles de la salle II, s'y trouve également, avec inscription remplacée par un signe viril.

On y voit d'autre part, au-dessous des moulages pris aux Arènes, quelques urnes ayant contenu ou contenant les cendres de défunts incinérés et une sépulture chrétienne construite en « *tégula* », type assez courant aux 5ème et 6ème siècles, auquel fréquemment la croyance populaire attribue un caractère sarrazin, alors qu'il s'agit d'un mode d'ensevelissement certainement indigène.

Des sépultures de ce genre ont été trouvées et étudiées aux abords de presque tous les anciens villages de la région, particulièrement dans l'Uzège. La sépulture du Musée provient d'une nécropole mise à jour à Pouzilhac, en 1897. Gabriel Carrière, un des précédents Conservateurs du Musée a publié une étude particulière la concernant.

De la IXème salle, pour rejoindre l'entrée, devenue sortie, on longe une suite d'arcades dans lesquelles ont été disposées diverses sculptures se rapportant aux périodes romanes et médiévales. Les plus intéressantes, ciselées au burin, proviennent de l'Église

St-Martin des Arènes, construite vers le XI<sup>ème</sup> siècle, détruite peut-être trop précipitamment lors du dégagement complet de l'Amphithéâtre, en 1808. Ces sculptures se rapportent à des scènes de la Passion (fig. 6), sauf une, considérée comme la plus intéressante, représentant une chasse seigneuriale du temps. Rare particularité pour l'époque, ce travail artistique d'une naïveté très expressive, porte la signature de l'auteur, André Vassal, originaire du Puy.



Une autre pièce curieuse de cette partie du Musée est un dé rectangulaire avec corniche, de 1 m 30 de hauteur, où figure, sur la face principale, une scène du déluge ; sur celle de gauche, le sacrifice offert par Noé à la sortie de l'arche, et sur celle de droite, un buste de Janus. On a beaucoup discuté sur cette réunion du patriarche israélite et du dieu bi-frons de la mythologie gréco-latine, sans arriver à une explication satisfaisante. Au cours des controverses, pour permettre l'examen du document dans diverses réunions savantes, il en a été fait un moulage. On doit le regretter, car l'opération, mal conduite, a fâcheusement dégradé le travail très détaillé se rapportant à la figuration du Déluge (fig. 7).

A remarquer, entre autres dalles sépulcrales, celle d'un maître menuisier du XVII<sup>ème</sup> siècle ornée, à l'imitation des cippes antiques dont nous avons parlé, des outils professionnels, du défunt : un compas et un rabot.

La colonne surmontée d'une salamandre qui se dresse au centre de la cour n'est pas antique mais se rattache par son origine à l'histoire de la Cité. Elle fut élevée en l'honneur du roi François I<sup>er</sup>, en 1533 pour commémorer le séjour du souverain dans la Ville. La place où elle fut élevée, face au logis royal, porte encore le nom de Place de la Salamandre. L'inscription à la matière latine que porte cette colonne : FRAN. F. R./PP. M. P. Q./NEMAUSI DD., doit se lire ainsi : *Francisco Francorum regi, patri patriæ, magistratus, populusque Nemausi dedicaverunt.*



Scènes du Déluge, Epoque et origines incertaines  
« CL. Passebois » **cl. 7**

## DANS LA CHAPELLE

Lorsqu'en 1939, par une heureuse décision municipale, l'ancienne Chapelle des Jésuites fut annexée au Musée Lapidaire, une question préalable se posa, concernant son aménagement.

Il fallait donner de l'air aux salles d'épigraphie trop chargées, mais comment opérer, comment reclasser les documents dont l'installation initiale était excellente et se rapportait assez fidèlement au précieux travail de Germer-Durand et d'Allmer sur nos inscriptions. antiques ? A la réflexion, il nous apparut que le mieux serait de ne rien changer au dispositif des salles d'épigraphie, de les alléger simplement de tous les documents d'ordre sculptural qui seraient groupés par époques dans les travées et au centre de la Chapelle. L'allègement ne serait peut-être pas aussi étendu qu'il eut été souhaitable, mais semblable moyen d'opérer n'apporterait aucun changement désagréable dans la présentation des documents épigraphiques, base des éléments de travail fournis par notre Musée. Les sculptures, pièces plus spectaculaires, gagneraient d'autre part à se trouver très à l'aise dans la Chapelle et à y jouir d'une mise en évidence très aérée.

Cette décision approuvée par la Commission d'Archéologie et par l'Autorité Municipale a eu aussi le grand avantage de ne pas laisser la moindre désorganisation lorsque le manque de crédit a momentanément arrêté la réalisation totale de l'aménagement entrepris. Les présentations nouvelles ont pu ne pas être complètes, mais le dispositif antérieur n'a jamais présenté de désordre ; on a pu continuer à étudier notre épigraphie sans qu'aucun changement dans les emplacements où les séries viennent apporter quelque gêne, quelque trouble.

Quoique incomplètement terminé pour la raison précitée, l'aménagement de la Chapelle a pu être assez poussé pour que sa visite soit actuellement attirante et puisse s'effectuer de façon méthodique. Il a été établi, dans la présentation des documents, un classement chronologique rigoureux. La première travée, à droite, entièrement réservée aux pièces antérieures à l'occupation romaine, la seconde travée, le chœur et le centre constituant l'ensemble des cadres attribués aux documents romains et les travées de gauche, par laquelle se termine la visite, renfermant les sculptures des premiers siècles chrétiens et des périodes ultérieures. La chapelle offre une classification assez conforme à celle qu'établirent les premiers organisateurs des galeries épigraphiques.

La visite de l'ensemble des sculptures doit s'effectuer, quel que soit le point d'accès, comme si l'entrée s'opérait par la grande porte de façade donnant sur la Grand'Rue.

Une première petite salle du bas côté droit réunit tous les documents se rapportant à la période ayant précédé l'installation romaine dans notre terroir, mais postérieurs à ceux de la préhistoire qui, à Nîmes, ont été rattachés au Musée d'Histoire Naturelle.

La pièce majeure est un buste ou, plutôt, un mi-corps costumé militairement, trouvé à Nîmes au quartier de Grézan en 1931 (fig. 8). La trouvaille fut, à ce moment, une révélation de l'art pré-classique dans notre région où l'on n'avait encore étudié que des copies grecques ou des documents latins. Des photographies de ce buste furent reproduites dans la plupart des revues archéologiques de l'époque et firent le tour du monde. Les intellectuels allemands qui ont traversé Nîmes au temps douloureux de l'occupation connaissaient tous de réputation ce précieux document historique et sont venus l'étudier. Nous avons eu quelque peine à empêcher, qu'on ne l'affuble d'une pancarte en langue germanique pour préciser son historique, et, nous disait-on, mieux assurer, sa protection.



Sculpture pré-romaine 500 à 600 ans avant J. C. provenant du quartier de Grézan  
« Cl. Passebois » **cl. 8**

Le « *Guerrier de Grézan* », ainsi que l'on nomme familièrement ce buste casqué et cuirassé, fut d'abord daté par Salomon Reinach de 5 à 6 siècles avant l'ère chrétienne. Depuis, on a tendance à le rajeunir un peu. Nous ne sommes pas très certains que l'on ait raison.

Plus récemment, en 1922, ont été mis à jour aux environs de St-Chaptes, mais sur le terroir de la commune de Ste-Anastasie, deux autres bustes assez énigmatiques se rapprochant par, la forme du casque, de ce guerrier de Grézan et pouvant être de même époque, mais le travail est plus rudimentaire, moins détaillé. Enfin, une autre trouvaille plus récente encore, faite en 1938, à l'oppidum de Marbacum, par M. Martin, propriétaire du domaine de Castel-Viel, est venu doter cette salle d'une quatrième sculpture d'âge vraisemblablement aussi respectable.

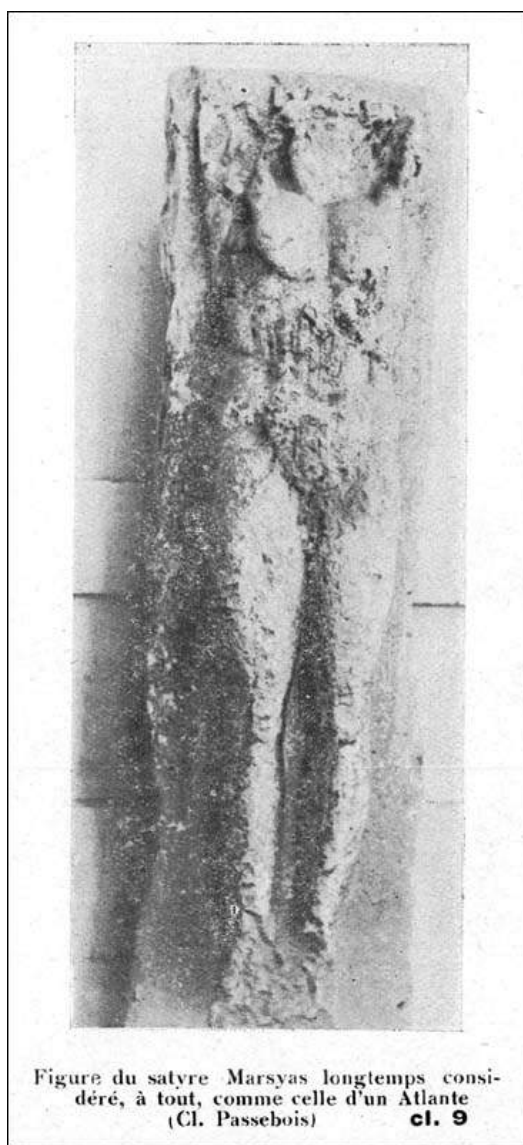
Une frise venant de Nages, ornée de chevaux et de têtes coupées occupe le fond de cette salle préromaine, où ont été placés aussi deux blocs présentant plusieurs têtes coupées, dont l'origine est assez incertaine. Ils furent recueillis lors de la démolition des immeubles construits dans l'intérieur des arènes ; ils y faisaient fonction de linteaux de portes. Où furent-ils primitivement rencontrés ?

Dans la même salle, ont pris place d'autre part plusieurs petits autels portant la figure du Dieu au maillet considéré comme divinité indigène, mais qui s'est lié au culte latin par sa transformation en image de Sylvain. Dans des vitrines murales ont été rassemblées



diverses céramiques et quelques armes provenant de sépultures arécomiques. Celle de droite contient plus particulièrement des documents nimois ou gardonnencs, celle de gauche des pièces venant de la nécropole d'Eyguière, en Provence.

Dépassant une porte latérale, on se trouve devant une large travée contenant plusieurs sculptures gallo-romaines plus ou moins mutilées, retirées de notre sous-sol ou de celui des environs. Rien de bien notable dans ces pièces, si ce n'est un personnage qui fut, durant près de quatre siècles, considéré comme un Atlante et présenté, comme tel, dans tous les anciens catalogues de nos Musées (fig. 9). Depuis l'an 1946, à la suite d'une visite de M. Formige, architecte en chef des Monuments Historiques, il faudrait voir en lui une image de Marsyas. Si l'on examine de près la pose des pieds, l'allure générale du corps, on peut penser que M. Formige n'a peut-être pas eu tort de modifier la vieille dénomination d'un des doyens de nos documents, ayant eu l'honneur de prendre place dans le premier Musée organisé au XVI<sup>ème</sup> siècle à l'intérieur du bastion de la Couronne.



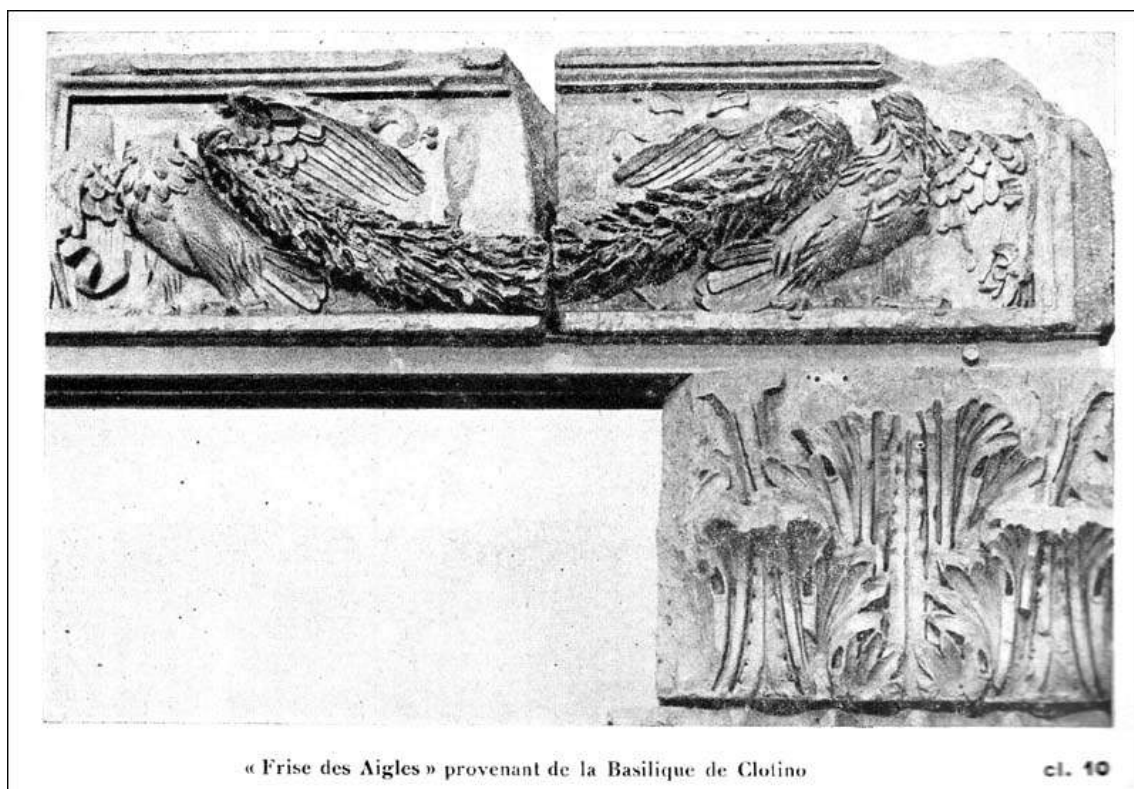
Au-devant de cette travée, dans le centre du vaisseau, ont été placés les vestiges de l'importante frise d'un temple inconnu, frise ornée de grands bucranes et de rosaces encadrant de jolies têtes féminines. Ces vestiges architecturaux ont été recueillis non loin de La Fontaine, mais on ne possède pas d'information permettant de les attribuer à

quelque monument y ayant existé. Les détails de leur trouvaille, de l'état du sol lorsqu'elle eut lieu n'ont pas été notés avec le soin nécessaire à toute précision.

Derrière cette évocation de Temple disparu ont été placés sur des fûts de colonnes, trois chapiteaux à trois têtes féminines que l'on n'est pas encore d'accord pour identifier. Ces trois chapiteaux, viennent-ils du même édifice ? On ne sait rien sur l'origine de deux d'entre eux, les plus détériorés, ayant traîné sur divers points de la Ville avant leur entrée au Musée. Le troisième, en meilleur état, ayant pris place de suite dans les collections municipales, grâce à l'opportune intervention de M. André Nier, fut trouvé sur l'emplacement actuel des magasins Paris-Nîmes, Place des Carmes, lors de travaux pour l'aménagement des sous-sols de l'immeuble. Le document était isolé, ne paraissant pas être « en place » ; alors que les autres chapiteaux présentent quatre têtes, celui-ci n'en a que trois, la quatrième remplacée par une volute. Il porte une brève inscription, « *Catonis* », tandis que les autres sont anépigraphes.

Face aux chapiteaux, adossés aux vestiges du Temple dont il vient d'être parlé, sont des sculptures funéraires dont l'une avant d'être considérée sous un jour symbolique avait été cataloguée comme se rapportant à un enlèvement de caractère mythologique.

Dans le fond du chœur, où l'on prend pied en dépassant les chapiteaux aux têtes féminines, s'érigent les fameux aigles depuis longtemps orgueil de notre Musée (fig. 10).



La découverte des premiers remonte assez loin dans le passé car Poldo d'Albenas, dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, en parle dans son discours historial sur nos monuments. Il ne donne pas d'indications sur leur origine, mais nous savons que ceux recueillis plus récemment, notamment en 1810, viennent du sous-sol de l'actuel Palais de Justice, ainsi que plusieurs autres sculptures architecturales de réelle beauté, tendant à établir que la Basilique de Plotine fut édifiée en cet emplacement.

On ne peut voir réalisation artistique plus parfaite que celle présentée par ces aigles, dans le mouvement général aussi bien que dans les détails. C'est à la fois, le travail le plus robuste et le plus délicat qui se puisse imaginer. Un amateur qualifié, le Marquis de Maffei,

L'Initiateur et l'ami de J.-F. Séguier, pourtant habitué à l'admiration des chefs-d'œuvre de l'Art antique, dont il avait pu, dans ses nombreux voyages, étudier les plus remarquables splendeurs, disait de nos aigles, dans une lettre se rapportant à son séjour à Nîmes, au XVIIIème siècle :

« *J'en ai vu deux, qui malheureusement, ont la tête tronquée, mais dont le corps est si admirablement travaillé que, qui n'a pas vu ces ailes, cette queue, ces griffes et cet air de mouvement, ne connaît pas ce que peut faire le ciseau dans ces sortes d'ouvrages* ».

Ces merveilleuses sculptures dont notre Musée possède, depuis 1830, sept exemplaires en plus ou moins bon état sont couramment connues sous la dénomination de « *Frise des Aigles* ». Le Commandant Espérandieu croyait qu'il s'agissait plutôt de dessus-de-porte. Il est à remarquer que les aigles vont deux par deux, se faisant face dans une sorte d'encadrement, et ne constituent pas une suite ininterrompue, comme il serait normal dans une frise de type courant. Si cette opinion est retenue, il faut supposer un nombre assez important de portes dans l'édifice ayant bénéficié de tel ornement. Dès les débuts du XVIIIème siècle, au dire de l'historien Gauthier, dont l'ouvrage sur les antiquités nimoises a été publié en 1722, on connaissait 14 de ces aigles. D'autres ont été mis à jour, nous l'avons déjà indiqué; en 1810 ; cela ferait beaucoup de dessus-de-porte. Ne peut-on supposer également qu'il s'agit d'une frise à décoration compartimentée, constituée par des caissons séparés les uns des autres tout en s'étendant sur une même ligne ?

Mais il ne s'agit pas, en un simple guide, d'instaurer une controverse archéologique ou architecturale. Contentons - nous d'admirer, comme elles le méritent, qu'elles proviennent d'une frise ou de dessus-de-porte, ces sculptures de grand style, à que les mutilations pas plus qu'à la Victoire de Samothrace, n'ont rien enlevé de leur splendeur. A propos de ces mutilations ayant toujours porté sur la tête, il faut noter que leur caractère général paraît indiquer un geste intentionnel : geste de défi contre la puissance militaire romaine symbolisée par l'Aigle des Légions, ou geste à la Polyeucte contre les ornements d'un temple ?

Les parties de pilastres à fortes cannelures et les chateaux soutenant quatre des aigles présentés dans le fond du sanctuaire proviennent aussi du sous-sol de notre Palais de Justice. De même origine sont encore des linteaux ornés de bûcranes et de guirlandes présentés un peu plus au fond ; travail toujours infiniment soigné, évoquant de véritables virtuoses dans le maniement du ciseau et du maillet. Le linteau de droite avait été sorti de terre dans un remarquable état de conservation, mais, par la suite, de brutales cassures pour emporter comme « *souvenir* » une fleur ou un fruit et la regrettable intervention d'un moulage ont sensiblement dénaturé le délicat travail que les siècles avaient respecté.

Après la contemplation de ces précieux vestiges du plus niche de nos monuments disparues, rien ne paraît plus digne d'attention dans cette partie du Musée et l'on peut passer sans plus s'arrêter, en redescendant par la gauche, dans la travée où sont rassemblés les documents se rattachant à l'art des premiers siècles chrétiens. La pièce la plus important; occupant le milieu de cette travée, est un grand sarcophage de marbre blanc orné de pampres et de trois personnages évangéliques. La décoration, plus sobre que sur les types de l'École d'Arles, dont le Musée de cette ville possède un remarquable ensemble, pourrait, au dire des spécialistes, se rapporter à l'école de Toulouse, vers le VIème siècle.

Ce sarcophage était précédemment au Monastère de la Valbonne, mais il y avait été recueilli voici quelques siècles seulement ; on ignore sa première origine. Les Circonstances de son entrée au Musée n'ont pas manqué de pittoresque et mériteraient tout un chapitre, mais la narration complète sortirait du cadre d'un simple guide. Contentons-nous d'indiquer qu'ayant été, par un intermédiaire nimois, acquis aux fins de

revente en Amérique, par un antiquaire parisien, M. Demotte, il fut récupéré de justesse sur le Quai de la Joliette, alors que était déjà « cordé » pour l'embarquement. M. Demotte fut beau joueur ; ne pouvant faire partir son sarcophage par suite d'un classement jadis obtenu par un de nos Conservateur, M. Félix Mazauric, il en fit don au Musée de Nimes, changeant habilement en gratitude l'animosité qu'avait provoqué le geste mercantile.

On peut voir, dans le fond de la même travée, plusieurs dalles à décorations très rudimentaires provenant de sépultures visigothes ou mérovingiennes. Malgré leur manque d'attrait artistique, elles ont, ces dernières années, retenu très particulièrement l'attention de divers archéologues spécialisés dans l'étude des sculptures barbares.

Un large cercueil de pierre, creusé dans un linteau gallo-romain orné de griffons, a pris également place dans cette travée. Cette sépulture, vraisemblablement celle d'un des anciens évêques de la Cité, fut trouvée en 1824 devant la façade de la cathédrale, près du porche, soutenue par deux chapiteaux fort ébréchés que l'on peut voir encore remplissant le même office. Lors de la découverte, la sépulture était vide, ayant été sans doute violée au cours des farouches dévastations dont notre cathédrale eut à souffrir, aux XVIème et XVIIème siècles.

Le reste de la travée est surtout occupé par des fragments de sarcophages se rattachant à l'Ecole d'Arles et provenant des abords de l'ancienne abbaye de St-Baudile, à la Valsainte. Il est sorti du terrain de cette abbaye peut-être autant de beaux sépulcres que des Alyscamps Arlésiens, mais ils ont été brisés ou vendus voici plus de trois siècles. Le seul que l'on puisse voir intact se trouve actuellement dans la petite chapelle du quartier des Trois Fontaines, pour laquelle il fut acquis, dans un mas de la banlieue, par le futur cardinal de Cabrières, alors jeune vicaire dans notre Ville.

En sortant de la travée des premiers siècles chrétiens, on passe, pour se rendre dans la suivante, devant deux vasques baptismales. L'une, de style roman, vient de l'ancienne église de Collias, donnée par M. l'Abbé Bayol à qui le Musée d'Histoire Naturelle doit une partie appréciable de ses documents préhistoriques ; l'autre, dans le goût du XVIIème siècle, doit avoir eu primitivement place cultuelle à peu de distance de sa place documentaire d'aujourd'hui.

La dernière travée rassemble diverses pièces romanes et gothiques ainsi qu'une énorme pierre tombale ramenée du « *Champ des Croisés* » près d'Aigues-Mortes. La présence d'une figure vaguement porcine sur les blasons ornant cette pierre oriente vers une attribution à un représentant de la famille des Porcelets, qui possède une chapelle mortuaire aux Alyscamps d'Arles. Le tracé d'une sorte de hachoir comme décoration secondaire a fait discuter cette attribution, tel instrument ne paraissant pas d'usage bien noble.

L'une des deux vitrines murales de cette dernière travée contient les mobiliers funéraires recueillis en 1939 et 1940 dans les sépultures mises à jour Place du Chapitre, lorsque y furent creusés des abris contre les bombardements. Ces mobiliers ayant surtout fourni de délicates verreries ont apporté une documentation nouvelle relativement aux rites funéraires du passé chrétien. Ont pris place à côté de ces verreries les coquillages recueillis dans d'autres sépultures du même champ, marquant le passage et la mort dans notre Ville de pèlerins se rendant à St-Jacques de Compostelle, ou revenant de ce sanctuaire renommé.

L'autre vitrine est réservée à des objets religieux de diverses époques et provenances.

La visite du Musée Lapidaire proprement dit est terminée après le passage dans cette travée, mais le touriste ayant suffisamment de loisirs peut encore voir en accédant aux tribunes de la Chapelle, d'autres vitrines instructives renfermant des céramiques gallo-romaines avec marques de potiers, le mobilier d'une sépulture arécomique mise à jour rue

Alphonse de Seynes, en Octobre 1940 et divers échantillons de vaisselle pré-romaine recueillis par Félix Mazauric dans les fonds de cabanes de Canteduc. D'autres documents sont en instance d'installation dans ces tribunes.

A signaler; aussi, au 1er étage du Musée, avec montée par l'escalier principal de l'ancien Lycée, diverses collections importantes complétant l'intérêt des galeries et salles lapidaires :

La Collection Pocheville composée de nombreux moulages de chapiteaux, bas reliefs et autres sculptures romanes de la région languedo-provençale - Saint-Gilles notamment - permettent une étude d'ensemble sans avoir à se déplacer.

La collection Auguste Pelet comprenant les reproductions en liège des principaux monuments antiques de la vallée du Rhône et de l'Italie : Arènes, Portes et Temples de Nîmes, Pont du Gard, Théâtre d'Orange, Colisée, Panthéon, Colonne Trajane, colonnades de Pestum, ruines de Pompéï, etc...

La collection Emilien Dumas réunissant de délicieuses séries de céramiques grecques et de précieux documents gallo-romains méridionaux : verreries, lampes, tessons à figures variées modelées dans les ateliers de la Graufesenque ou de Banassac. Parmi ces tessons se trouvent les intéressantes pièces ayant permis de certifier l'existence de « *corridas* » aux temps de l'occupation latine. La salle Émilien Dumas contient aussi quelques pièces épigraphiques et artistiques, se rattachant directement au Musée lapidaire. Elles n'en sont séparées qu'afin de tenir compte de volontés familiales concernant une présentation groupée de tout ce qui composa jadis le cabinet d'antiquités du savant archéologue, émule de Jean-François Séguier dans tous les domaines de la science.

Il a été rapproché de la collection Émilien Dumas, dans une salle attenante, le mobilier d'une sépulture gallo-romaine, récemment donnée par M. le chanoine Cantaloube car il complète sa documentation relativement à la forme et aux usages de certaines verreries antiques.

En terminant ce guide sommaire au travers de nos richesses, signalons la salle de Villeperdrix au fond du 1er étage, faisant suite à la salle Pelet, où sont exposées plusieurs séries d'objets anciens : armes, ferronneries, statuettes antiques, cachets armoriés, jetons de corporations et de province - jetons des États de Languedoc notamment - médailles historiques parmi lesquelles un rare rassemblement, certainement unique dans un médailler provincial, de pièces ayant trait aux controverses et luttes religieuses des XVIème et XVIIème siècles en France, en Allemagne, et dans les Pays-Bas.

Une bibliothèque archéologique et historique complète les collections Villeperdrix qui, étant donné la présentation hors vitrines de diverses pièces, ne sont visibles, pour études particulières, que sur demande et sous la surveillance permanente du gardien.

